

LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3038. — 60^e Année.

SAMEDI 11 MARS 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



L'ACTIVITÉ DANS NOS TRANCHÉES AUTOUR DE VERDUN. — Après une rude attaque, on profite d'un moment d'accalmie où le combat a changé de côté, pour réorganiser, renouveler et renforcer les défenses. Nos soldats préparent des " oursins ", sortes de boules de fils barbelés qui, jetées sur le sol dans l'intervalle des tranchées, empêcheront l'ennemi et l'empêcheront d'avancer.

CHRONIQUE DE LA SEMAINE

VISIONS DE GUERRE

Nos lecteurs connaissent la prudence, je me flatterais presque de dire « la discrétion » avec laquelle nous avons parfois abordé ici les questions de prophéties, d'apparitions ou de miracles. On risque toujours, en effleurant ces sujets, de froisser la respectable crédulité des uns et le scepticisme, non moins susceptible, des autres. Il reste donc entendu que le *Monde Illustré* n'étant, ni une revue scientifique, ni une feuille de polémique, doit et veut s'abstenir de toute discussion ; mais son rôle de spectateur lui commande de « bien regarder » et parmi tant d'objets divers qui sollicitent, en ces heures épiques, l'attention, il en est de si étranges, — disons de si invraisemblables, — qu'on se refuserait à en faire mention, si l'exemple ne nous était donné par l'une des publications les plus sérieuses et les plus indépendantes de Paris. Ces précautions prises, voici les faits exposés sans commentaires.

Une gazette anglaise, l'*Evening news*, publiait, le 29 septembre 1914, un conte intitulé *The Bowmen* (les Archers). Le thème de cette légende était celui-ci : à la bataille de Charleroi, une troupe anglo-française, cernée par l'ennemi dans les environs de Mons, avait été sauvée par l'apparition d'un corps d'archers célestes, à la tête desquels combattait saint Georges. Nombre de lecteurs, frappés par ce récit, écrivirent à son auteur, M. Arthur Machen, pour lui demander où il avait puisé son affabulation. M. Machen, ne pouvant répondre individuellement à chacun de ses correspondants, inséra, dans l'*Evening news*, une note par laquelle il déclarait que son récit était inventé de toutes pièces et qu'il s'agissait là d'une simple fiction.

Or voilà que, de tous côtés, s'élèvent des protestations. De ces nouvelles communications il ressort que rien n'autorise à mettre en doute la parole de l'auteur des *Bowmen*, mais qu'il n'en est pas moins certain et établi que, avant la publication de ce conte de pure imagination, le bruit avait circulé, dans l'armée anglaise, que saint Georges et ses anges étaient apparus aux combattants au cours de la bataille, et que l'assistance des milices célestes avait contribué à assurer la retraite en bon ordre des corps de nos alliés.

Grand émoi au camp des occultistes, — et des autres. Les premiers assuraient la chose possible, et s'appuyaient pour soutenir cette opinion, sur des précédents vénérables et bibliques ; les seconds se contentaient de ricaner et de hausser les épaules. Un duel de brochures et d'articles, pour ou contre, s'engagea ; protestants, catholiques, théosophes, spirites, sceptiques, se jetèrent dans la mêlée ; les journaux quotidiens eux-mêmes prirent parti ; bref, de ces polémiques résulta une enquête, entreprise par des curieux impartiaux qui purent recueillir des témoignages d'autant plus saisissants qu'ils émanaient de personnes isolées, n'ayant pu concerter entre elles nulle entente préalable.

C'est d'abord celui de miss Phyllis Campbell, attachée, en qualité d'infirmière, à un hôpital voisin du front. Un jour qu'elle pensait un fusilier du Lancashire, celui-ci la pria de lui procurer une image ou une médaille de saint Georges. Miss Campbell lui demanda s'il était catholique : le blessé répondit que non ; « qu'il était Méthodiste Wesleyen ; mais qu'il désirait une médaille ou une image de saint Georges parce qu'il avait vu celui-ci conduire sur un cheval blanc les Anglais à Vitry-le-François, quand les alliés se retirèrent ». L'infirmière crut à une divagation, effet de la fièvre ou de l'épuisement : mais un autre blessé, anglais lui aussi, ayant saisi le geste de surprise de miss Campbell, intervint : — « Ce qu'il dit est vrai, sœur, fit-il, nous l'avons tous vu. Il y eut d'abord une sorte de brouillard jaune, comme un rideau, devant les Allemands, alors qu'ils arrivaient au sommet de la colline... je m'empressai de déguerpir... tellement ils étaient nombreux... mais un instant après apparut un nuage lumineux et nous vîmes, en cet endroit même, un homme de haute taille, avec une chevelure blonde, en armure d'or sur un cheval blanc ; il élevait son épée et avait la bouche ouverte... Bref, avant

que nous ayons pu tomber sur eux, les Allemands avaient tourné les talons... »

Miss Campbell ne fut pas la seule à récolter des dépositions de ce genre : la directrice de l'hôpital, M^{me} d'A..., étonnée de ce qu'elle entendait, pour sa part, au chevet de ses blessés, invita les six dames de la Croix-Rouge qui l'assistaient à noter ces confidences. Le soir venu, les six ambulancières se réunirent et comparèrent leurs « arnets : sauf l'une d'elles qui n'avait dans son service que des Allemands, lesquels ne racontaient rien, toutes les autres rapportaient des témoignages concordants provenant d'une grande diversité de blessés : il y avait, parmi ceux-ci, des officiers d'un grade élevé, un prêtre catholique, des Français, des Anglais, des Belges et même trois fusiliers de la garde hollandaise. La plupart avaient vu le personnage céleste, portant une armure d'or, ayant la tête découverte et monté sur un cheval blanc. Ce cheval blanc revenait dans tous les récits : sur l'identité du cavalier les avis différaient : les Anglais avaient en lui reconnu saint Georges ; les Français disaient que c'était Jeanne d'Arc — ou saint Michel. Notez que ces témoins arrivaient des points les plus différents du champ de bataille, et tous s'accordaient à affirmer que la vision avait opéré en eux une transformation complète, leur désespoir et leur découragement ayant subitement fait place « à un état d'exaltation étrange et de confiance dans la victoire ».

Le R. Fielding Ould, vicaire de St-Stephen, reçoit, de son côté, les confidences d'un sergent anglais qui, dans la tranchée avec ses hommes, — où ? — quand ? ces précisions ne sont point données, — voyant approcher une charge allemande, se tourna vers ses soldats, et leur cria : — « Appelez-vous saint Georges, pour l'Angleterre ! » Les rangs ennemis, très denses, abordaient à cet instant même le parapet ; tout à coup ils hésitèrent, s'arrêtèrent et prirent la fuite, en laissant quelques prisonniers qui paraissaient stupéfaits et comme « éblouis ». L'un de ceux-ci, ayant repris ses esprits, demanda : — « Quels sont donc ces cavaliers cuirassés qui ont mené la charge ? Ce ne peuvent être des Belges, ils ne sont pas habillés de cette façon... » Or les Anglais, eux, n'avaient reçu l'aide d'aucuns cavaliers, dont le concours, au surplus, aurait été inadmissible sur ce terrain impraticable.

Un clergyman de Weymouth, le Rev. Lancaster, produit, et lit en chaire, une lettre de soldat relatant que son régiment, poursuivi par un corps important de cavalerie allemande, se réfugia dans une carrière, où l'ennemi le découvrit bientôt. « — A ce moment critique, affirme l'auteur de la dite lettre, sur toute la bordure de la carrière apparut une ligne d'anges qui furent aperçus aussi bien par nous, Anglais, que par les Allemands. Ceux-ci s'arrêtèrent aussitôt, tournèrent bride et se retirèrent au galop ».

C'est encore le témoignage que deux officiers anglais déposèrent entre les mains de miss Marzable. Pendant la retraite, alors qu'ils se repliaient avec leur compagnie, ils entendirent derrière eux le galop des cavaliers allemands qui, en un instant, les enveloppèrent : les Anglais font face, décidés à résister jusqu'à la mort ; mais, à leur grande stupeur, ils voient, entre eux et l'ennemi, toute une troupe d'anges : les chevaux des Allemands se cabrent et font volte-face.

Un autre précise une date : c'est un brigadier anglais, blessé et transporté dans un hôpital : il atteste « qu'il n'est pas un croyant à ces choses », mais il certifie avoir vu, dans la nuit du 28 août 1914, et tous ses camarades ont vu comme lui, une lueur éclatante dans le ciel où l'on distinguait nettement des formes « munies de quelque chose comme d'ailes ouvertes et qui paraissaient enveloppées de longues draperies tombantes ».

Et voici maintenant un officier supérieur, — anglais toujours, — dont l'*Evening news* ne peut publier le nom en raison de sa notoriété même. Cet officier, dans la nuit du 27 août, en pleine retraite, après la sanglante bataille du Cateau, suivait, à la tête de sa troupe exténuée, et en compagnie de ses lieutenants, la route conduisant vers Saint-Quentin et Noyon, quand il s'avisait qu'un corps nombreux de cavaliers s'avancait à travers champs et marchait dans la même direction que la colonne, comme pour la protéger dans son repli et écarter d'elle toute attaque ennemie. « La nuit n'était pas très sombre ; je ne dis rien, mais j'observai durant une vingtaine de minutes. Les officiers s'étaient

arrêtés... enfin l'un d'eux me demanda si je n'apercevais rien dans les champs. A la halte suivante, un détachement partit en reconnaissance ; mais on ne découvrit rien quoique le même phénomène eût été constaté par plusieurs de nos hommes.

Je suis absolument convaincu d'avoir vu ces cavaliers ; je me sens sûr qu'ils n'existaient pas uniquement dans mon imagination. Je ne tâche pas d'expliquer le mystère, — je me borne à rapporter les faits ».

Je crois inutile de poursuivre la citation de ces témoignages ; tous sont relevés dans une très curieuse et intéressante étude que publie M. C. de Vesme, sous ce titre *Armées, flottes et combats fantomatiques*, dans les *Annales des Sciences psychiques* (fascicules de décembre 1915 et janvier 1916). Nos lecteurs n'ignorent pas que le directeur de cette savante publication est M. le professeur Charles Richet, dont le nom est une garantie de bonne foi, de sérieux et de conscience. J'ai reproduit ces divers récits, en les abrégant quelque peu, mais sans y rien modifier de ce qui fait leur valeur naïve, exempte de tout souci littéraire. Je ne les ai coupés d'aucun commentaire, mais je crois qu'il m'est permis maintenant, sans entamer de discussion de principe, sur le plus ou moins de réalité des faits extraordinaires qui y sont relatés, d'en dire, en fin de compte, ce que j'en pense.

Eh bien, en toute sincérité, je ne puis rien y démêler. On aura remarqué un désaccord frappant entre ces diverses affirmations. L'un des visionnaires aperçoit une troupe d'anges ; un autre constate la présence, parmi la bataille, d'un chevalier céleste, cuirassé d'or et coiffé de cheveux blonds ; plusieurs voient un cheval blanc ; certains attestent que ces fantômes prenaient part au combat, mêlés aux mortels combattants, tandis que, ailleurs, ils développaient leurs phalanges dans le ciel. Sur les lieux et les dates des apparitions, mêmes divergences : tantôt le phénomène s'est révélé le 27 août, puis le 28, puis à Vitry-le-François, ville où l'armée des alliés en retraite ne parvint que vers le 5 ou 6 septembre. Il y a là un flottement qui, aux yeux d'un critique sévère, pourrait infirmer toutes ces dépositions.

D'autre part on ne peut, sans témérité, inculper de mensonge tous ces braves soldats, ni d'imposture les personnes honorables, pasteurs ou ambulancières, par l'intermédiaire desquelles nous sont parvenues ces confidences. On ne comprendrait pas dans quel but tant de gens se seraient ligués pour en imposer à la crédulité publique. Si nous étions au moyen âge, en un siècle de foi ardente et sans critique, il serait permis peut-être de supposer qu'on a cherché ainsi à entretenir le courage des troupes, en leur insinuant que Dieu combat avec elles. Mais nous vivons au ^{XX}e siècle, en un temps où les croyances ne sont plus naïves, et où le ridicule, même, surtout en ces sortes de matières, risquerait de compromettre la plus noble des causes. Et puis, ceux qui ont vu, et qui ne mentent pas, ne sont pas des paysans bretons, nourris de légendes et férus de superstitions : ce sont des protestants anglais, c'est-à-dire les croyants les plus « raisonnables » du monde et les moins disposés à admettre les miracles et les fantasmagories.

Faut-il croire à une hallucination collective, causée par la fatigue extrême, la fièvre du combat, l'horreur des spectacles côtoyés chaque jour ? Ceci n'explique pas grand-chose : et d'ailleurs comment accepter une hallucination similaire fourvoyant tant de *sujets* si différents d'éducation et de rang social et en des endroits si distants l'un de l'autre ? — Alors ?

Alors, comme on ne peut nier un fait, par le seul motif qu'il nous paraît invraisemblable ; comme nous ignorons ce qui est possible et ce qui ne l'est pas ; je conclus que ces choses mystérieuses ne doivent susciter en nous qu'un sentiment : et c'est une admiration sans bornes et recrudescence pour nos défenseurs et nos alliés, pour les braves poilus de tant de nations qui tiennent tête au monstre depuis dix-neuf mois, admiration justifiée de toutes façons, soit que, à force de tension nerveuse, ils en soient arrivés à vivre, tout éveillés, un perpétuel et fiévreux cauchemar, soit qu'ils se montrent si braves que le ciel ait réellement décidé de leur dépêcher un renfort d'archanges et de chérubins pour les soutenir dans le péril et les aider à la victoire.

G. LENOTRE.



L'arrivée du Président, du Généralissime et des officiers composant leur suite dans la Meuse.



M. Poincaré, après sa randonnée dans l'Est, reprend le train pour rentrer à Paris.



AUX ENVIRONS DE VERDUN : Pour visiter les défenses du front, le Président descend dans une tranchée, par un chemin assez accidenté.
LE VOYAGE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DANS L'EST.

JOURS DE GUERRE

DIMANCHE. — A la Sorbonne, le vaste hémicycle, un après-midi dominical d'hiver qu'il y a, dans l'air, une nappe de neige flottante et, chez eux, grelottant de fièvre devant un feu de bois, des gens atteints de la grippe...

Depuis plus d'un an, tous les dimanches, sont venus à ces matinées de grands artistes et un nombreux public. On y a récité de tout ce qui pouvait s'y réciter pendant la guerre. On y a fait de l'actualité dans l'art, tant bien que mal, avec les poètes et les musiciens. Hugo, Racine et, probablement, M. Jean Aicard lui-même, ont fourni sur les circonstances présentes leur suc le plus généreux. La *Marseillaise* y fut déclamée ou chantée chaque fois devant une assistance qui ne cessa point d'être électrisée...

Aujourd'hui, M^{me} Simone doit y réciter *L'Arrêt sur la Marne*, l'œuvre considérable et émouvante d'un jeune poète, M. François Porché, que le *Figaro* a publiée en entier, hier matin. M^{me} Simone a appris les huit cents vers de ce poème. Elle s'avance vers la plate-forme qui lui est ménagée parmi les musiciens sans tenir à la main aucun feuillet.

Cette jeune femme, à qui la guerre a pris son mari et les plus chers de ses amis — dont Charles Péguy, à la mémoire de qui *L'Arrêt sur la Marne* est dédié — cette jeune femme, vêtue de noir, le front surmonté d'une sorte de massif diadème de jais qui rappelle le kakochnick, donne l'impression de la plus puissante, de la plus frémissante et intraitable volonté qui soit. Elle fait penser à quelque épi mûr que le fer de la faux ne peut entamer. Le moissonneur, interdit mais tenace peut brandir vingt fois son luisant couperet, vingt fois le dur épis résiste et demeure droit sur sa tige.

Je ne sais ce que l'avenir nous réserve au théâtre, ni quand, ni dans quelles espèces d'œuvres nous reverrons les artistes de talent, mais je sais que *jamais* je n'oublierai la vision de cette jeune femme vêtue de noir avançant parmi la forêt des instruments de l'orchestre qui s'était tu. Après des deuils cruels, elle se retrouvait pour la première fois devant le public. Les artistes dont nous soulevons, après quelque drame officiel, quelque deuil connu un peu du mystère de la vie privée, s'avancent à nos yeux, après ces tourmentes, parés d'un prestige nouveau ou dépouillés d'un vêtement.

M^{me} Simone est de celles qui peuvent ne rien livrer. Elle récitera les huit cents vers de *L'Arrêt sur la Marne* sans une hésitation, sans un trébuchement, sans une de ces petites bavures qui accrochent pendant un instant la nervosité tendue du public.

Elle n'aura pour ainsi dire pas fait de gestes. De temps en temps, les mains étireront un peu l'écharpe de tulle noir qui couvre les petites épaules de la robuste récitante. La belle voix aura des profondeurs et les accents superbes, martelés comme les flancs d'une urne de fer.

...Et le public silencieux regarde, admire, sous la grande fresque du Chavannes, sous ce *Bois Sacré* qu'à l'approche du crépuscule de mai les dieux et les muses hantent...

Un nouveau poète naît en ce dimanche hivernal et morose, tandis que des rafales de bronze emportent, au delà du souvenir et des temps, les allées de Verdun qui couronnaient aux jours d'été les remparts de Vauban d'une épaisse coiffure verte... Tandis qu'autour de Douaumont, la Marne et l'Yser sont dépassés dans le carnage, un jeune poète héroïque naît. La voix de la tragédienne le forme, le grandit, l'élève, le place comme une statue, sur un socle. Sa muse est virile et courageuse; alerte, solide, elle avance pareille à une armée qui, tantôt chante une scie de beuglant, tantôt soupire, et tantôt, après un silence, subit et clair comme un coup de feu, s'élance à l'ennemi...

Des tonnerres d'applaudissements coupent les strophes, balayent la claire voix sonore, qui reprend, surmonte l'enthousiasme, et vient enfin dans un dernier fracas magnifique s'abattre comme une vague au-dessus de l'assemblée, comme une vague, forte encore de toutes celles qui la suivent et gonflent son sein...

* *

JEUDI. — La reine Carmen Sylva faisait belle figure parmi les souverains d'aujourd'hui. Elle

avait cet air de majesté, disons nécessaire encore, pour conserver non seulement à un chef d'Etat, mais au pays qu'il représente, l'image de dignité qu'il doit offrir aux yeux de ses voisins. Son goût pour les lettres ne l'avait point fait verser dans la *Littérature*. Elle y avait pris place cependant, sous un pseudonyme, bientôt percé, jouissant de cette faveur, si marquée qu'elle permet aux vivants de la croire immortelle. Ce nom de *Carmen* arrivait au moment de la plus grande vogue de l'opéra de Bizet, il bénéficia du parainage. *Sylva* n'était pas moins opéra-comique, mais avec un certain mystère latin, évoquant le frémissement des feuillages sur l'étendue des grands bois.

M. Pierre Loti fut l'hôte de la reine Elisabeth, à Sinaïa... *Sinaïa*, c'était encore un nom bien choisi, qui dressait devant l'imagination quelque haut sommet coiffé par les nuées au delà desquelles brillait cette flamme dont le front de Moïse est surmonté... M. Pierre Loti, avec ses dons admirables, raconta la vie de la princesse lointaine et lettrée, lui créa bien vite cette part de légende sans laquelle les plus sublimes héros seraient peu. Des facteurs si aisément ou heureusement trouvés, fournirent à la souveraine une popularité bientôt classée et que de nombreuses photographies vinrent monétiser dans toute l'Europe.

Ces photographies, qui ne les a vues, admirées, détaillées! Chaque pèlerin de ce *Sinaïa* si rapidement fameux arrivait avec son appareil, les poches bourrées de rouleaux de pellicules. Nous eûmes, non plus la reine de Roumanie, mais la *Reine Carmen Sylva*, à toutes les heures du jour, durant tous les jours de l'année, en promenade, au travail, au milieu de ses neveux, comptant les fleurs d'un bouquet, peignant quelque enluminure, ou écrivant à un bureau démesurément étendu, mais tellement encombré par les effigies de tout ce qui serait susceptible de porter une couronne ici-bas, ou de brandir un luth, — qu'il n'y restait plus de place que pour une feuille de papier à lettres.

C'est une grande force, pour se maintenir dans une certaine, une permanente actualité, que de vivre en dehors de toute circulation. Le public qui voit trop souvent et de trop près un personnage s'aperçoit bien vite que, toutes questions d'intelligence, de valeur personnelle et même d'agréments physiques mises à part, un homme est toujours un homme rien qu'un homme. Se laisser trop facilement approcher ne peut que le diminuer; trop de points le rendent, hélas! tout pareil à ceux qui le coudoient. Nous cherchons l'auréole et notre héros le plus cher est le premier à pâtir que nous ne l'ayons point aperçue, puisqu'elle ne peut exister que dans l'imagination des poètes et sur les représentations fantaisistes que les peintres sont admis à faire de la nature.

L'invisible Carmen Sylva, perdue parmi ses fleurs et ses photographies du *Sinaïa*, Carmen Sylva, dont se plaisaient à embellir l'image, les privilégiés qui l'avaient pu approcher, était un personnage qui empruntait à Perrault et à Andersen. Après M. Pierre Loti, M. Pierre Lafitte et ses émules firent le reste.

De cette personnalité, qui mêlait du Goethe au Sleeping-car, de cette Grande Catherine familiale aux bas bleus, de cette *royalty* à la Sand, qui remplaçait Nohant par *Sinaïa* et Paris par Bucharest, une figure restera, que la Roumanie se plaira sagement à vénérer, car elle est bien faite pour flatter un peuple toujours épris d'art, de théâtre, de littérature, qui a toujours fait bon accueil à nos conférenciers, qui nous a fourni des tragédiens et des princes et même une grande poétesse, cette fois, M^{me} de Noailles.

Les pauvres, les déshérités doivent pleurer la reine Elisabeth de Roumanie, plus que la Société des Gens de Lettres ne doit regretter « la reine Carmen Sylva ». Cette femme de lettres était, avant tout, une femme de cœur, même bien plus *avant tout* encore qu'elle-même ne s'en serait jamais douté. Ce bas-bleu était, surtout, un petit manteau bleu. Du moment qu'on y voit du bleu ne chicanons pas cette ombre sur la partie symbolique de son vêtement bonne à teindre de la nuance du ciel.

* *

SAMEDI. — La flamme de M. Mounet-Sully dut apercevoir en gagnant les hautes régions de l'éther, la clarté produite en s'élevant de concert

avec la sienne, par le feu doré qui avait été la reine de Roumanie.

Ces deux lueurs se destinaient, à se rencontrer, pour tout ce qu'il y eut d'analogies dans le caractère de ces deux êtres qui désiraient sans répit s'élever davantage et que retenaient à la terre des royautés si différentes, mais que l'on trouve en tant de points très pareilles.

Le tragédien et la souveraine étaient soumis à la puissance des mots. L'une voulait n'être qu'un poète et, de par la grâce des poètes, sur la scène, l'autre se croyait un dieu. Tous deux vivaient en marge du monde.

— Où donc allez-vous, mon ami ? demandait un jour à Mounet-Sully M. Henri Lavedan qui le rencontrait avenue de l'Opéra...

Et le tragédien regardant autour de lui, ouvrant les yeux comme un fumeur qu'on tire de son opium, répondait :

— Moi... Mais je ne sais pas !...

J'imagine que lorsque Carmen Sylva était obligée de quitter ses Charmettes du *Sinaïa* pour venir assister à quelque cérémonie officielle, malgré toute sa bonne grâce et son grand air, elle devait paraître dépaycée, absente... Peut-être venait-elle d'écouter en elle chanter un alexandrin ou de voir, comme écrite en douce lumière d'éternité, quelque pensée qu'elle jugeait bonne à mettre dans un de ses livres.

Mounet-Sully nous laisserait supposer qu'il ne devait pas être, sur certains points, très différent de ce que Kean avait été. Cependant, comme jamais deux êtres ne s'appareillent complètement, je pense qu'il y avait plus d'abandon, d'imprévu dans le génie de Kean. L'art de Mounet-Sully donnait l'impression de la grande maîtrise, de la maîtrise académique. Un noble frein, le mors de l'étude, venait toujours retener au bord de l'abîme où on le voyait fumer ce pur-sang magnifique. Devant Kean, le public devait jouir d'une insécurité qui ajoutait en quelque sorte à ses plaisirs; dès le second acte, l'anglais paraissait épuisé, hors d'état de prolonger la représentation. Avec Mounet-Sully, quels que fussent la fureur prodiguée, les éclairs projetés; qu'il rôdât sur la terrasse d'Elseneur ou se redressât dans le soir orageux où don Salluste commande à Ruy Blas de fermer les fenêtres, qu'il apparût appuyé sur l'épaule d'Antigone, râlant de douleur et d'effroi ou bien qu'il fût le Gérard vainqueur, le glaive épique de la *Fille de Roland*, toujours nous avions le sentiment qu'il demeurerait, jusqu'au dernier mot, jusqu'au dernier cri, jusqu'au dernier geste, parfait dans sa sublimité.

Qui le vit, dans *Hamlet*, faire tourner les fauteuils au nez de Polonius, avec une précision d'acrobate et recommencer pendant plusieurs représentations le même mouvement, avec une aisance qu'on eût dit mise en action par un mécanisme d'horlogerie, comprenait toute la science, tout le métier de ce tragédien.

Le masque et les proportions du corps étaient remarquables; la fureur pouvait sans qu'ils perdisent rien de leur noblesse et de leur ligne les traverser de ses flammes vives.

Il élevait Hugo, le purifiait, tandis qu'au contraire il romantisait Racine. Son art va de l'époque de Delacroix à Jean Paul Laurens, en passant par les régions plus froides et plus élevées de Puvis de Chavannes. Il n'eût pas été l'interprète de l'école qui suivit les Parnassiens. Il était l'homme d'un sonnet de José-Maria de Hérédia; mais je ne pense pas qu'il dut jamais réciter une strophe de Verlaine.

Son art évoque en quelques points celui d'un architecte fort estimé parmi les gens de son métier et qui s'appelait Viollet-le-Duc. On lui doit — hélas ! — les restaurations de Notre-Dame. La perfection que le trop minutieux amateur de pierre non détériorée y découvre, ne satisfait point l'artiste qui préférerait trouver l'œuvre, mutilée peut-être, mais encore marquée des mains mêmes de ceux qui l'édifièrent. Mais cette nuance tient peut-être davantage au temps qui connut les plus fortes manifestations de cet artiste qu'à son art lui-même. Si nous trouvons, malgré nous, un peu de peluche dans l'ensemble du tableau, c'est tout simplement, sans doute, parce que l'époque où Mounet-Sully se drapa et si fougueusement hennit, en drapait autour de ses fenêtres et en recouvrait des sièges tristement imités de l'Henri II.

ALBERT FLAMENT.

(Reproduction et traduction réservées.)



Les Allemands, fort occupés par leur offensive contre Verdun, ont tenté néanmoins, au cours de la semaine dernière, de nous surprendre par une offensive sur une partie de notre front de Champagne. Notre commandement les attendait et ils ont été reçus de manière à ne pas récidiver. Voici, dans un village du front, une barricade pittoresque que les Allemands n'ont pas forcée.



Une de nos tranchées en Champagne. De là partit contre l'attaque ennemie une nuée de projectiles, grenades, bombes, obus de tranchées, ce qui eut pour résultat immédiat d'abattre nombre de nos entreprenants ennemis et de mettre les autres en fuite.

UNE TENTATIVE D'OFFENSIVE ALLEMANDE EN CHAMPAGNE.



LES SUBLIMES EFFORTS DE NOS TROUPIERS DE LA RÉGION DE VERDUN (Dessin de MM. Leven et Lemonnier.)

De l'avis de tous, adversaires, alliés, neutres, et spectateurs remplis d'admiration, la lutte qui, depuis le 21 février, se poursuit dans le voisinage de Verdun, est une lutte épique. Inlassablement, les flots des régiments allemands sont venus se briser devant la superbe résolution et l'incomparable vaillance de nos merveilleux troupiers qui ne faiblissent pas, qui ne reculent pas, qui se battent en dilettante, en héros, sans prendre compte qu'ils sont en train d'écrire une des plus belles pages de notre histoire.

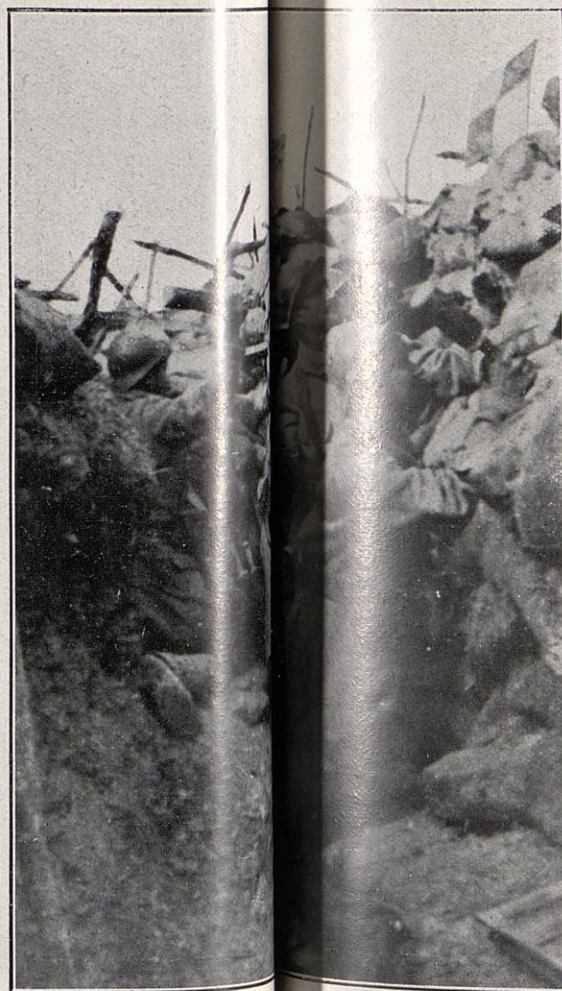




Après une rude matinée de combat, nos héroïques soldats se reposent un instant et prennent un peu de café avant de retourner à leur magnifique besogne.



Un conseil de généraux. Celui des grands chefs que l'on voit nu-tête est le général Pétain.



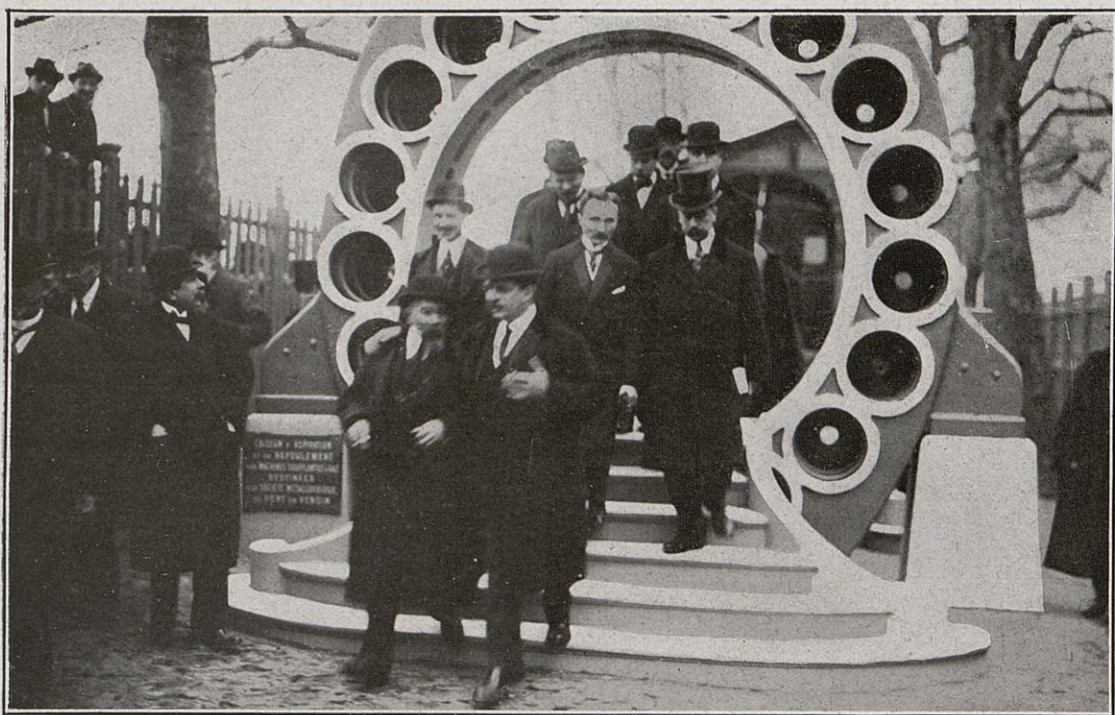
En pleine action, pendant le combat.



La colline de (Hauts-de-Meuse) où l'on s'est âprement battu ces jours derniers, et où maintenant rien ne subsiste des arbres que l'on voit sur cette image.



Nos admirables troupiers, devenus terrassiers, préparent une mine.



M. le Sénateur Herriot, maire de Lyon, guide M. Clémentel, Ministre du Commerce, dans la Foire aux Echantillons de Lyon.



M. Clémentel et le général d'Amade visitant le stand du Creusot.



Vue générale de la Foire d'Echantillons de Lyon.

LA FOIRE DE LYON

C'est une grande et triomphante victoire que, sous l'énergique et entraînant direction de son remarquable maire, M. le Sénateur Herriot, vient de remporter la ville de Lyon. La si puissante manifestation commerciale et industrielle qu'avec autant de volonté que de haute clairvoyance, on avait organisée, malgré les anxiétés de l'heure présente, a magnifiquement réussi. Lyon peut s'enorgueillir d'avoir bien mérité de la Patrie!... Honneur à son infatigable maire, honneur aux notables commerçants qui se sont groupés autour de lui, à la municipalité, à la Chambre de Commerce et au Conseil général du Rhône, honneur à M. G. L'Arnaud, qui le premier, lança l'idée que nous voyons si bien réalisée.

La journée d'inauguration a débuté par une réunion de tous les participants qui eut lieu au Grand Théâtre. En raison des circonstances, cette cérémonie qu'a présidée M. Clémentel, Ministre du Commerce, a revêtu un caractère exclusivement commercial et industriel mais son succès n'en a pas moins été éclatant. La salle était comble.

M. Herriot, dans un discours très applaudi, fit ressortir la nécessité d'entreprendre sur le terrain économique une lutte ardente contre l'industrie et le commerce allemands qui voulaient asservir le monde. Il se félicita du succès inespéré de la Foire de Lyon, qui réunit plus de 1.000 exposants alors que l'on ne comptait que sur 300. « Dans cette enceinte du travail, dit-il en terminant, poussons le cri qui jaillit des lèvres du soldat mourant pour la patrie : Vive la France ! »

M. Pila prit la parole au nom du Ministre des Affaires Etrangères, puis M. Clémentel, Ministre du Commerce, dans une vibrante allocution, rendit hommage aux efforts de l'industrie et du commerce lyonnais pour préparer le triomphe de la France sur le terrain économique.

« Toute parole est impie qui ne s'adresse pas à ceux qui écrivent la plus belle page de l'épopée française.

« Il faut cependant constater que Lyon vient de remporter une première victoire économique en instituant cette superbe foire d'échantillons qui aura un grand retentissement au delà de nos frontières.

« Le rêve de l'Allemagne de conquérir le monde par les armes a été brisé à la Marne, mais elle avait fait un rêve qu'elle avait su réaliser en partie, celui de soumettre le monde à la domination du commerce et de l'industrie allemands. Son effort est en train de se briser contre la volonté de nos industriels et de nos commerçants. L'institution de la foire de Lyon est la première manifestation tangible de cette volonté inébranlable. Après avoir participé aux travaux du Congrès de La Haye pour donner le change sur ses intentions, l'Allemagne a entrepris la guerre la plus abominable. Sur le terrain économique, elle en usa de même, mais nous battrons la route à ses commis-voyageurs comme nos admirables troupes barrent la route à ses soldats ».

« La France, a dit en terminant M. Clémentel, la France plus grande que jamais saura dans l'avenir réaliser ses immortels destins ! Vive la France ! »

L'assemblée, sur la proposition de M. Herriot, décida, à l'unanimité, d'adresser à M. Briand, président du Conseil et ministre des Affaires Etrangères, un chaleureux télégramme de remerciements pour avoir bien voulu donner, à cette entreprise patriotique, son concours le plus bienveillant et le plus efficace. On envoya également un télégramme de vive gratitude au Président de la République.

Après un déjeuner qui a réuni les personnages officiels et les membres du Comité d'organisation, M. Clémentel, accompagné des autorités et de nombreuses personnalités du monde commercial, a visité les installations de la foire d'échantillons dans les palais municipaux et les baraquements établis le long des quais du Rhône. A ce meeting qui s'étend sur près de deux kilomètres, ont pris part plus de douze cents fabricants, dont les produits sont groupés dans quinze sections différentes.

Les firmes sont groupées par espèces, le long des quais du Rhône. Le quai de l'Est est le quartier de la métallurgie et du matériel agricole ; les tissus et les automobiles voisinent quai des Brotteaux : le long des quais Saint-Clair et de Retz sont les vêtements, les fourrures, l'ameublement et les industries diverses.

Les produits les plus variés s'offrent aux yeux des visiteurs : naturellement les tissus et les soieries de Lyon provoquent l'admiration de tous. Signalons tout particulièrement que des nations étrangères, alliées ou neutres, ont participé à cette exposition. L'Angleterre a envoyé des étoffes et de la maroquinerie. L'Espagne, la Hollande et l'Italie sont également représentées. La Suisse, dans une série de cinquante stands, fournit des échantillons de sa métallurgie et de sa joaillerie.

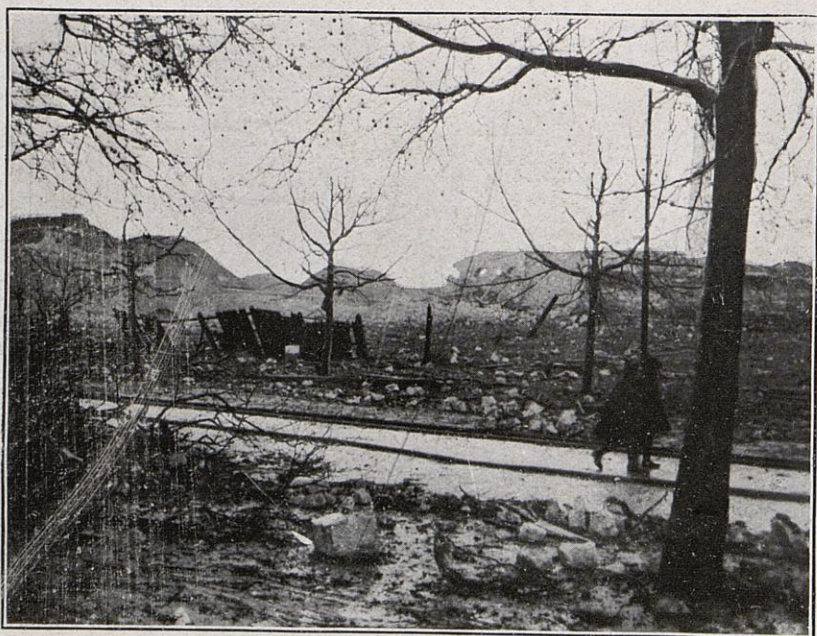
La foire de Lyon, on le voit, a réussi au delà des espérances de ceux qui l'ont organisée et nul ne peut douter maintenant qu'elle ne produise dans la lutte économique où nous sommes engagés les plus utiles et les plus fructueux résultats.



AUX JOURS DE COMBAT. — « Retour d'une mission difficile. » — *Dessin inédit de Ch. Legrand.*



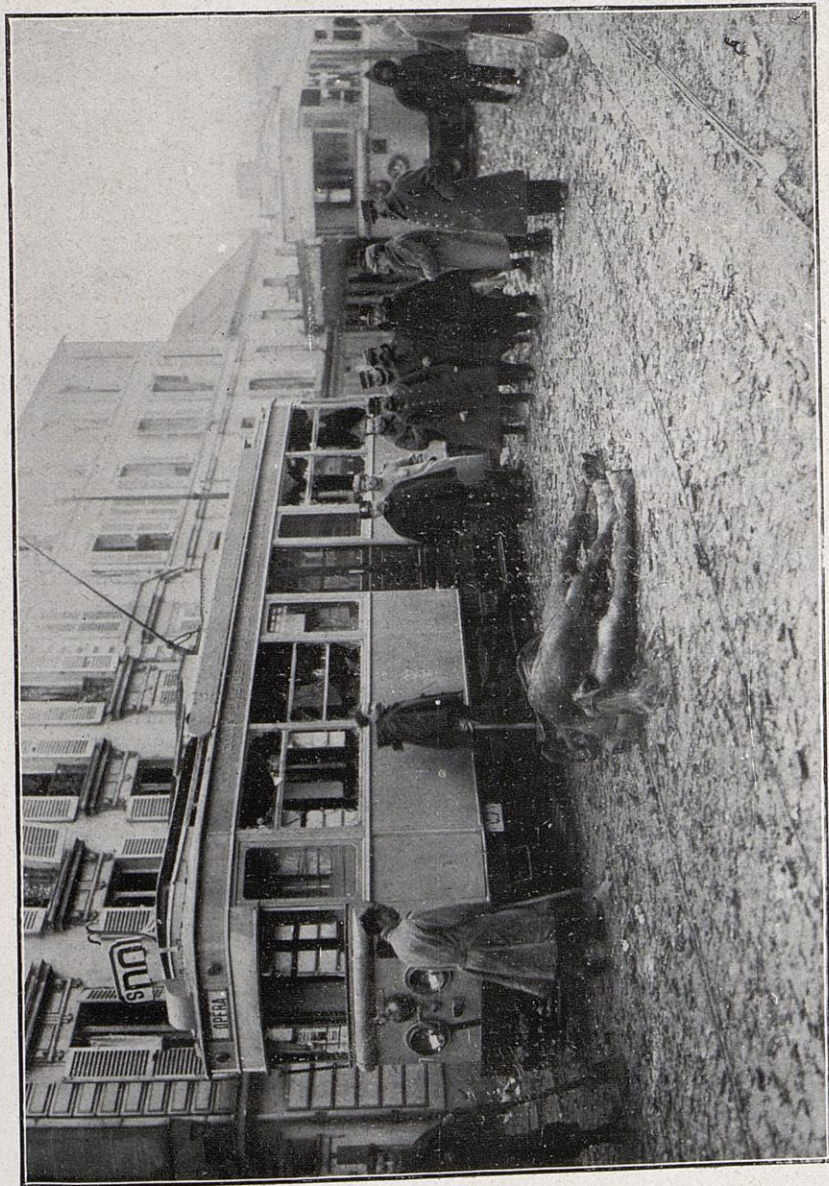
L'EXPLOSION DU FORT DE LA DOUBLE COURONNE. — Vue générale de l'emplacement qu'occupait la poudrière.



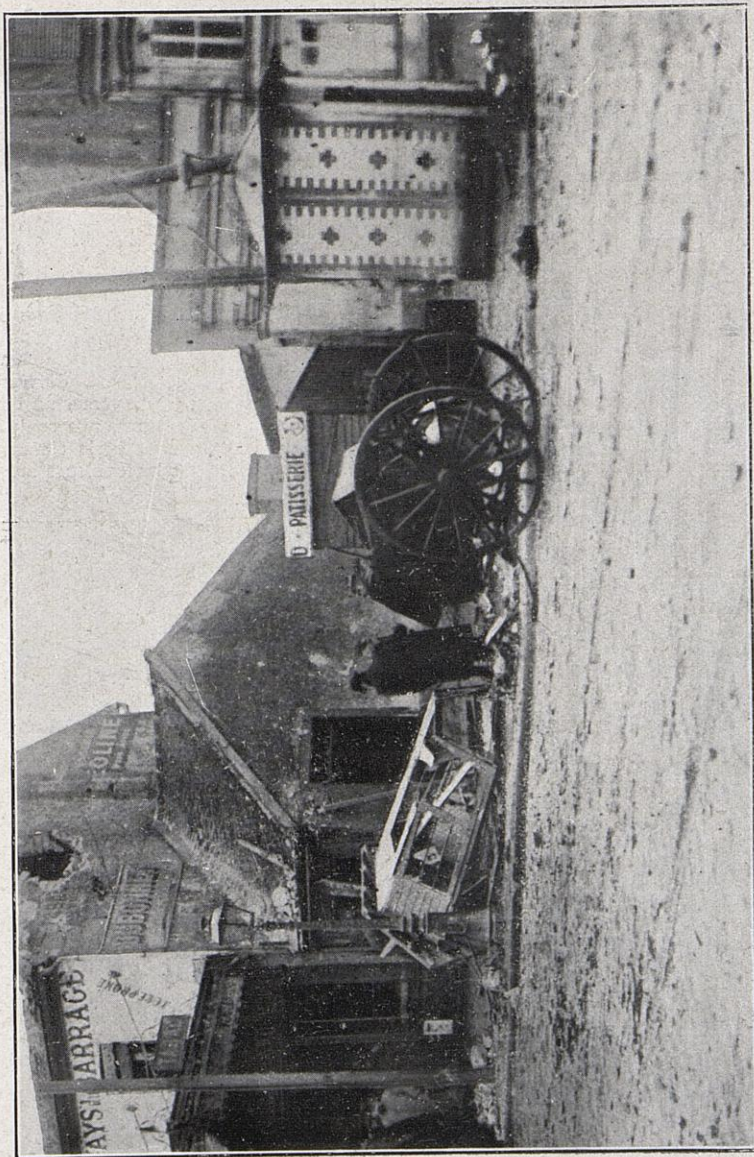
L'endroit où étaient les magasins anéantis par le sinistre.



La place que nivela le terrible fléau.



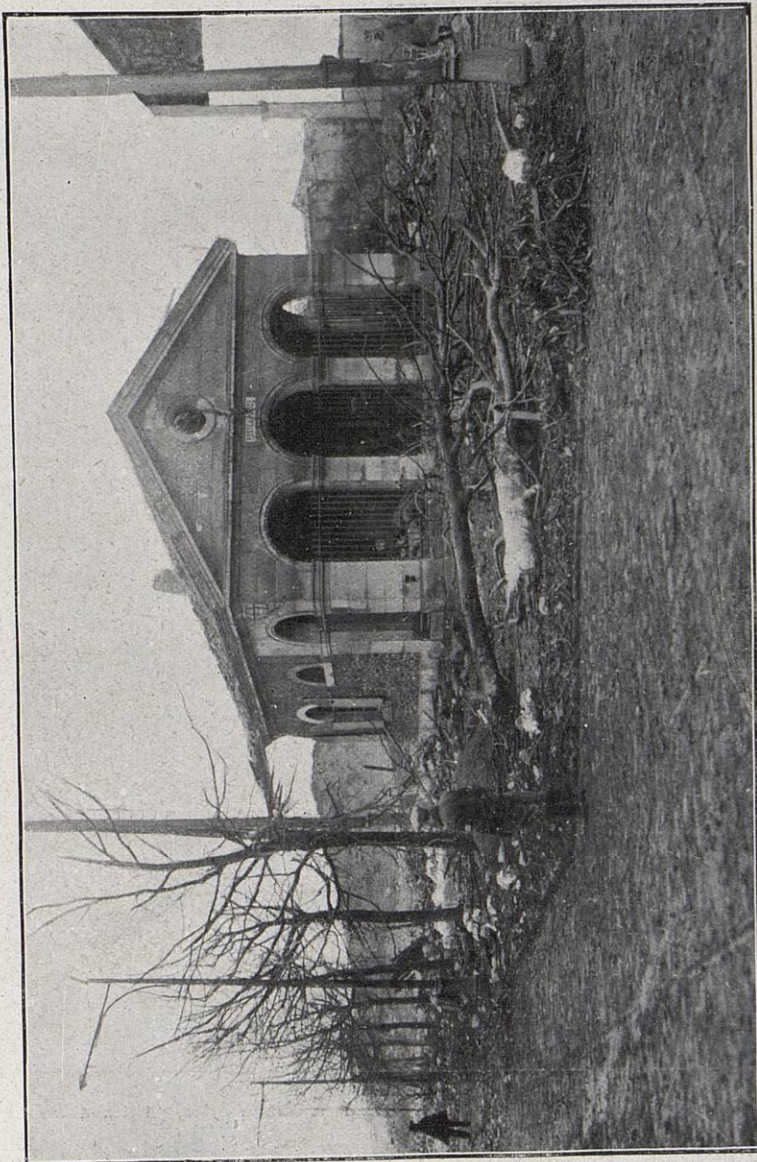
Les tramways dont les vitres furent réduites en miettes par l'explosion; auprès des voitures, un cheval tué.



Le kiosque qui fut jeté bas et dont l'occupante fut projetée, morte, au loin.



Les pompiers et les soldats, mandés en hâte, procèdent au déblaiement et à l'enlèvement des décombres.



Le poste de police où ont été déposés provisoirement les corps des victimes.



La Reine douairière Elisabeth de Roumanie, en littérature Carmen Sylva, qui vient de mourir.

L'EXPOSITION DE LA TRIENNALE

La deuxième Exposition de la Triennale vient d'être inaugurée aux Tuileries, dans la salle du Jeu de Paume. Le produit en est destiné, cette année, à la « Fraternité des Artistes ».

N'est-il pas téméraire d'ouvrir un Salon à cette heure où l'ennemi est encore à nos portes, où le conflit qui met l'Europe en armes, n'a pas cessé de rester dans sa phase d'activité la plus marquée ? Mais un peuple ne se défend pas que par ses fusils et ses canons ; il se défend aussi par l'esprit et il a un renom, une réputation, une suprématie à maintenir. Il a aussi à montrer à ceux qui guettent, qui cherchent à découvrir, dans ses actes, des signes de lassitude ou de découragement, qu'il n'y a chez lui ni faiblesse, ni crainte ; qu'il y a, au contraire, confiance, la plus absolue confiance, dans le demain et la certitude du triomphe. Comment la mieux témoigner cette certitude, la mieux affirmer cette

conviction, qu'en retournant, nous, ceux de l'arrière, ceux des régions de sécurité, à nos travaux, à notre labeur familial ? Sans manifester l'impassibilité du roi René qui, peignant une perdrix rouge au moment où on lui annonça la perte d'une partie de ses Etats, ne consentit point à interrompre sa besogne, il n'est pas mauvais de donner des preuves de notre liberté d'esprit. Elle ne nous a guère manqué, d'ailleurs, à travers l'Histoire. C'est au milieu de la tourmente que la Convention créa le Musée Central des Monuments Français ; c'est au lendemain de l'incendie de Moscou et à la veille de la Retraite que Napoléon rédigea le décret relatif au Théâtre-Français. Il y a quelques semaines les artistes du front organisaient une Exposition presque sous la mitraille. Alors que le barbare ne songe qu'à dévaster, qu'à détruire, à faire, des pays qu'il traverse, un champ de carnage et de ruines, nos sculpteurs reprennent l'ébauchoir et le ciseau, nos peintres mélangent les couleurs sur leur

palette. Tandis que les Teutons entonnent le bardit, l'hymne de haine et de mort, nous cherchons à ajouter à la vie un peu plus de beauté et c'est la différence entre la civilisation et la kultur.

Dès l'entrée de la salle du Jeu de Paume l'attention est retenue par les *Bords de Seine* de M. Prunier, tableaux pleins de mouvement, sur lesquels s'étend cette jolie lumière un peu irisée du Paris des beaux jours. Quant à la *Plaine* de M. Mauguin, toute flambante de clarté, elle est réellement attrayante à contempler par ces moroses après-midi de mars. M. Madeline, dans le *Moulin* et dans le *Vallon*, a, lui aussi, mélangé du soleil à sa pâte. J'en écrirai autant de M. Smith qui célèbre *Croquant* dans deux œuvres très chaudes, d'effet superbe, où les jaunes verdâtres du fond contrastent de façon heureuse avec les violacés des premiers plans. Pointelin, par comparaison, s'assombrit, mais garde ses qualités ; Chigot interprète en virtuose. Ses toiles sont des mélodies. Rien de plus délicieux que son *Printemps*, il vous arrive aux narines les senteurs des herbes fleuries, l'odeur des herbes encore mouillées de rosée matinale. Quiconque veut goûter la sérénité des soirs, pareils à des apothéoses, s'adressera à M. Maurice Chabas. La Bretagne conserve un fidèle et talentueux amant dans M. Dauchez ; M. Ménard excelle à placer des scènes antiques en d'agrestes décors aux nobles lignes. Il ressuscite, cette fois, la fable gracieuse d'*Hylas*. Le peintre a choisi l'instant où le compagnon d'Héraclès apparaît au bord de la source, nappe limpide, identique à un miroir et réfléchissant le paysage, les bois touffus, les magnifiques nuées cuivrées qui passent solennellement à l'horizon. C'est simple et majestueux à la façon de Poussin.

M. Signac est à son ordinaire ; il importe de louer M. Albert Lebourg de ses frissonnants et vaporeux *Paysages d'hiver*. Le *Trafalgar Square* de M. Le Sida-

L'œuvre est pleine de charme et d'émotion.

Nul n'ignore la valeur d'un portrait de M. Bonnat. On est moins accoutumé aux tableaux de M. Guérin qui ont, cependant, des chatoiements délicieux et des exquisités à la Watteau.

M. Marcel Béroneau se maintient sous l'inspiration de Gustave Moreau. Il a, comme lui, la somptuosité, un égal amour des joailleries. Pourquoi sous ces étoffes opulentes ne perçoit-on pas davantage le frémissement de la vie, le tressaillement de la chair ? Les corps demeurent presque immatériels. C'était là un des défauts de Gustave Moreau qui eut, pourtant, du génie ; M. Béroneau devrait s'affranchir du travers de son maître.

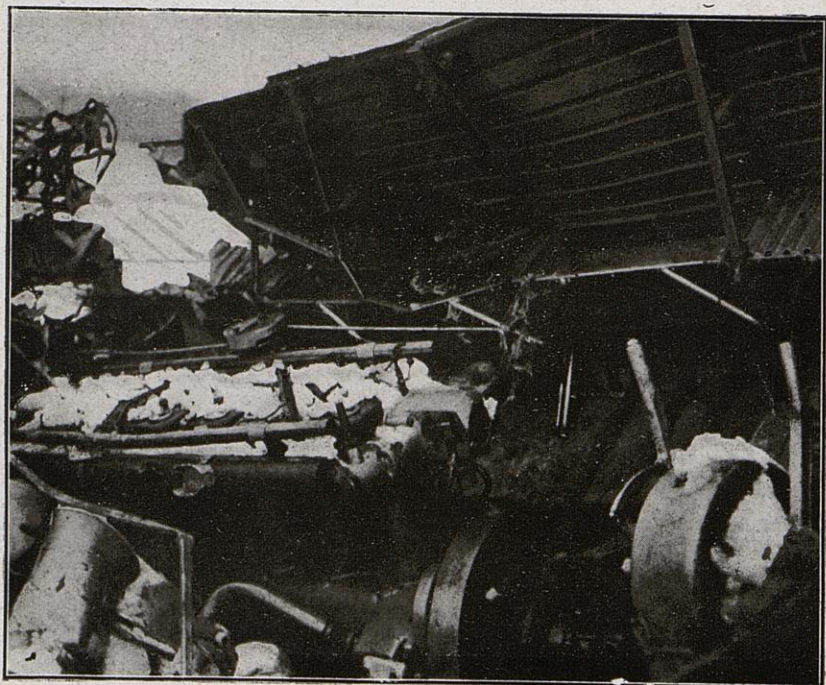
Une des œuvres les plus caractéristiques de la Triennale, peut-être la plus caractéristique, est le *Sacré Cœur* de Maurice Denis. Elle procède d'une mystique spéciale, qui n'eût certainement pas été celle d'un artiste médiéval ; telle que le peintre l'a conçue, néanmoins, cette composition reste d'une saveur impressionnante. Elle est un cantique de douleur et de résignation, une illustration hors de pair pour les pièces religieuses de M. Paul Claudel.

A remarquer encore : deux curieux *Manzana-Pissaro* ; des *Fleurs* d'Odilon Redon ; un toujours élégant *La Gandara* ; deux clairs et tendres paysages de M. Henri Martin ; un attirant intérieur d'église de M. Sabaté ; la *Mare au pied de la dune* du consciencieux Lepère et une *Pastorale* de M. Collin. Soyons indulgents et ne disons rien du *Bouquet pour la victoire* de Mme Marval.

Aux dessins, nous retrouvons M. Sabaté avec d'éloquents et fins croquis : *Arras sous les obus* ; M. Lepère avec des eaux-fortes très appliquées et de beaux croquis ; M. Dauchez avec des *Pins* traités à la manière des maîtres. Il faut mentionner également le *Vieux Pêcheur* de Jules Adler ; la *Baignade* de Legrand ; les



LA MORT DU DOYEN DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE. — Mounet-Sully, le grand tragédien, dans son intérieur.



Détails du moteur du zeppelin abattu à Revigny.

ner est londonnien autant qu'il convient, enveloppé de fine brume comme une coquette de ses voiles. Harpignies dont il va nous être donné d'admirer nombre d'œuvres de mérite au Petit-Palais, a ici *Un chemin près Morlaix* d'un travail à la fois robuste et délicat, tableau de sa meilleure facture où la clarté est diaphane, transparente, sur des plans solidement établis. Les vues de *Dinant* et de *Nieuport* dues à M. Moreau-Nélaton sont d'une exacte vérité dans leur notation assourdie, un peu austère. Elles acquiescent, au surplus, l'intérêt d'un document.

Si vous aimez Chéret, il est représenté par une *Arlequinade* qui ressemble à toutes les *Arlequinades* du même auteur. Le *Portrait* de M. Vuillard est digne de compter parmi ses plus remarquables. On ne saurait demeurer indifférent à la peinture de M. Caro-Delvaile ; à *La fillette au grand chapeau* de M. Flandrin, étude où la rutilance s'allie à la légèreté des tons. Les lecteurs du *Monde Illustré* ont, tout récemment, pu apprécier le talent pictural de M. Mercié. L'âme entière de l'Alsace imprègne sa toile : *Es-poir* Cette jeune et rêveuse femme est la sœur de l'Alsacienne de *Quand Même*, mais plus avantagée que son aînée, elle assistera à la revanche. Elle l'attend !

Jardins d'Italie de Laprade ; deux Willette, satires mordantes qui semblent inspirées par Némésis elle-même. Pour rire un peu n'omettons pas les *Têtes d'expression* de M. Matisse.

A la sculpture, la première place revient à M. Bourdelle dont l'*Horacès-archer* est d'une considérable puissance. Mais quel motif a poussé cet artiste à s'éloigner de la juste tradition pour donner à son héros la ressemblance choquante d'un Peau-Rouge ?

M. Renoir expose une *Vénus victorieuse* maflue et lippue ; sans doute quelque Aphrodite des pays chauds ?

En revanche, le *Jeune Bacchus* de M. David, avec son sourire énigmatique et qui semble ivre du vin d'un rêve, a droit à toute notre estime.

Le *Souvenir de Septembre 1914* de M. Dampy constitue le morceau sensationnel de ce Salon et il serait injuste de n'en pas vanter la simplicité qui n'est point sans grandeur. Ce coq gaulois fièrement dressé sur ses ergots, ne salue pas seulement l'aurore ; ce qu'il chante si haut et si clair, c'est la Marseillaise de la Revanche et de la Victoire, l'écrasement de l'aigle noir. Et sa chanson nous remue le cœur !

Paul d'ABBES.